

OLIVIER KAEFER

Mes étoiles

1980



**LES COULISSES
DE LA TOURNÉE
PHÉNOMÈNE**

Pygmalion 

Mes étoiles 1980

« Je crois que j'ai toujours été un enfant du spectacle. D'aussi loin que remontent mes souvenirs, je n'ai jamais imaginé faire autre chose. Et surtout, je n'en ai jamais eu l'envie.

Le public me fait vivre. C'est à lui que je dois dire merci. Et c'est pour lui que je continuerai le plus longtemps possible à faire le show, à avoir de nouvelles idées et à mettre dans la lumière ceux qui savent nous faire rêver : les artistes. »

Producteur artistique, OLIVIER KAEFER se consacre à rebooster la carrière d'artistes : Amanda Lear, Patrick Juvet, Plastic Bertrand, Lio, Jean-Pierre Mader, Jean-Luc Lahaye...

En 2006, il invente le concept – auquel personne ne croit – de rassembler tous ces artistes sur une même scène. C'est ainsi que naît la folie « RFM PARTY 80 ».

Il livre aujourd'hui les coulisses de cette aventure hors du commun qui a séduit la France entière : Anecdotes de ces tournées avec les meilleurs et les pires moments, les joies scéniques mais aussi les moments de stress, les doutes, les blagues...

Une vérité encore plus drôle que la fiction !

Mes étoiles 1980

Olivier Kaefer

Mes étoiles 1980

Pygmalion 

Découvrez la playlist du livre :



© Pygmalion, département de Flammarion, 2017.

ISBN : 978-2-7564-2383-8

*À mon père, Pierre, et à mon neveu, Stéphane,
qui doivent être fiers de cet ouvrage.
À ma mère, Paule, à Sylvie, Sophie, Jean-Pierre, Loïc,
Julien, Amandine, Lola, Clément, Romane,
Louison, ma jolie famille tant aimée.
À Mehdi qui me supporte toute l'année.
À tous ceux que j'ai pu croiser dans ma vie
et qui me permettent de vous la raconter.*

Avant-Propos

Enfoncé confortablement dans mon fauteuil tout au fond de la salle de cinéma, je savoure les réactions du public qui découvre notre film. J'aime bien être là, dans l'obscurité, à les observer sans qu'ils le sachent. Il y a beaucoup de rires. De temps en temps quelqu'un qui fredonne, timidement ou plus fort, accompagnant les artistes à l'écran. Depuis que la tournée des avant-premières a commencé, j'ai déjà vu le film au moins cent fois. *Stars 80*. L'histoire de la tournée. Notre tournée. Celle qu'avec Hugues, mon associé, nous avons imaginée et montée.

Le public rit encore à une réplique de Patrick Timsit. Il est drôle ce Patrick, sympathique. Je trouve qu'on se ressemble un peu. Et ça tombe bien, parce que Timsit, c'est moi ! Ou plus exactement, c'est mon personnage qu'il interprète. Il est mon double en quelque sorte. Vous savez, le ringard qui monte la tournée des has been ! À l'écran, c'est un peu de ma vie qui se raconte. Et aujourd'hui, ce n'est pas une journée comme les autres. Nous sommes à Blois, la ville où j'ai grandi. La ville où tout a commencé.

Le film se termine. Le générique défile, la lumière s'allume, et Laurent Petitguillaume qui présente la soirée monte sur scène et appelle quelques-uns des acteurs à le rejoindre. Caroline Loeb, Cookie Dingler, Jean-Luc Lahaye, Émile & Images... Ce sont eux les Stars 80. Les applaudissements pleuvent et le public a le sourire aux lèvres en retrouvant ces artistes qu'il aime et qu'il vient de voir à l'écran. Laurent reprend la parole. « Pour terminer, nous voudrions appeler celui sans qui nous ne serions pas ici. Il est l'inventeur de la tournée, et ce soir, il est dans sa ville. » Je sens l'émotion m'envahir. Laurent m'appelle. « Olivier Kaefér ! » Je traverse toute la salle, je monte sur scène. Et je les vois. Tous ces gens que j'épiais pendant le film. Ils sont tous debout, les yeux rivés sur moi. Dans cette salle pleine à craquer, je ne découvre pratiquement que des visages connus. Des gens que je n'ai pas vus depuis des années. Des copains d'école, des profs, des connaissances. Il y a aussi ma mère. En larmes. Mes sœurs. En larmes. Toute ma famille. Ce que je vois dans leurs regards à ce moment-là, c'est quelque chose d'extraordinaire. Des émotions que je ne me croyais pas capable de leur procurer. J'ai l'impression qu'ils viennent de réaliser que tout ça existe bien. Ce film sur ma drôle de vie, au milieu de tous ces artistes, dans cet univers mystérieux que certains appellent le showbiz. Cette vie que j'ai voulue, tellement loin des sentiers battus et des chemins dessinés à l'avance.

Ce film, c'est le cadeau de ma vie. Et je suis là, devant ces visages familiers, la gorge nouée. Je prends le micro. J'essaye de sauver la face, mais la vague qui m'envahit est plus forte. Il y a toute ma vie qui

AVANT-PROPOS

remonte. Pas seulement les instants racontés dans le film. Tout le reste. Mon enfance, les rencontres, les embûches, la lumière qui m'attire et, comme un cadeau du destin, cette chance qui ne m'a jamais quitté.

Première partie

TOUT A COMMENCÉ COMME ÇA

Chapitre 1

Rêves d'enfant

Enfant du spectacle

Je crois que j'ai toujours été un « enfant du spectacle ». D'aussi loin que remontent mes souvenirs, je n'ai jamais imaginé faire autre chose. Et surtout, je n'en ai jamais eu l'envie. Sur le papier pourtant, rien ne m'y prédisposait. Paule, ma mère, était secrétaire du directeur des services vétérinaires du Loir-et-Cher, et mon père, Pierre, avait un hôtel à Blois. Un jour, il en a eu assez, l'a vendu – ça ne s'est d'ailleurs pas passé dans de bonnes conditions –, et est parti travailler dans une caisse de retraite. Quant à mes deux sœurs – Sylvie, l'aînée, et Sophie, ma cadette –, elles n'ont jamais montré l'ombre d'une attirance pour les feux de la rampe.

Moi, c'est tout le contraire. J'ai besoin d'un public. À dix ans, dans les repas de famille, on me hisse sur la table et je chante « La Bonne du curé ». Je connais le texte par cœur, et je reproduis toutes les mimiques d'Annie Cordy. Ça fait rire tout le monde. Parfois, les comités des fêtes des environs appellent mes parents pour demander « si Olivier peut venir chanter sa chanson ». À l'école, j'imites mes profs, même devant eux, ce qui me

vaut quelques heures de colle. Peu importe, il faut que je fasse le show ! Aux yeux de mes parents, ce ne sont que jeux d'enfant. Pour moi, c'est déjà une passion.

Mes premiers vrais contacts avec le monde du spectacle, c'est à mon père que je les dois. Depuis les années 1960, il s'est pris de passion pour les voitures anciennes. Il les achète le plus souvent pour une bouchée de pain chez des paysans du coin, les retape, et leur donne une nouvelle jeunesse. Peu à peu, il devient un collectionneur de tacots réputé. Il possède l'un des rares taxis de la Marne, un Renault 1910 qui a amené les poilus sur le front. Il a aussi un Torpédo Unic de 1923. Et puis une voiture de course qui a fait les Vingt-Quatre Heures du Mans, une BNC, un modèle qui ressemble beaucoup à une Bugatti. C'est son jouet. À son volant, sur le circuit de Contres, dans le Loir-et-Cher, lors des fameuses « Trois Heures de Contres », une parodie des Vingt-Quatre Heures du Mans réservée aux tacots, il frôle les cent vingt kilomètres heure !

Toutes ces voitures sont une aubaine pour la télévision. Ce sont les grandes heures d'*Arsène Lupin* et des *Brigades du Tigre*, et il est souvent sollicité pour fournir les véhicules d'époque. Lorsque les tournages ont lieu un jeudi ou un samedi, comme il n'y a pas d'école, j'ai le droit de l'accompagner. Je ne céderais ma place pour rien au monde. La plupart du temps, nous avons rendez-vous à Orléans, parfois à Paris. À ses côtés, âgé d'une dizaine d'années, j'ai ainsi la chance de côtoyer Jean-Claude Brialy ou Jean-Claude Bouillon, alias le commissaire Valentin, et son célèbre inspecteur Terrasson, le sympathique Pierre Maguelon. J'ouvre grand les yeux et ne perds pas une miette de ce qui se passe. Je deviens la petite mascotte des équipages, et déjà

je me sens dans mon élément parmi tous les techniciens et les acteurs. C'est sûrement là que, sans m'en rendre compte, j'attrape le virus.

Mon père est le premier à le comprendre. Il sait que j'ai ça dans la peau. Pour ma mère, c'est différent. Quand à l'adolescence je tombe amoureux du château de Blois, elle me rêve prof d'histoire. Il est vrai qu'il ne se passe pas une journée sans que j'aille au château. Je le connais dans ses moindres recoins, et les guides s'amuse à me confier les visites. Déjà à l'aise avec la communication, je m'en tire plutôt bien. Professeur d'histoire, ça rassurerait ma mère. Alors, lorsqu'on me demande : « Que veux-tu faire plus tard ? » Je réponds prudemment : « Demandez à ma mère. »

J'ai trop peur de la décevoir. De son côté, elle est bien embêtée pour répondre.

Car plus fort que l'histoire, elle sait bien qu'il y a le spectacle. Je me cache derrière le canapé pour regarder les shows des Carpentier. Tous ces chanteurs qui se retrouvent et jouent la comédie me font rêver. Avec mon imagination d'enfant, je me mets souvent en scène dans ma chambre. Je m'invente un micro. J'écris mon nom sur le miroir, comme les incrustations à la télé, et je me plante devant : « Mesdames messieurs bonsoir... » Parfois, mes parents ouvrent la porte et me surprennent en pleine action. « Mais qu'est-ce que tu fais encore ? »

On the radio

C'est en 1981 que le grand déclic se produit. Avec l'arrivée de Mitterrand au pouvoir, et la libération des

ondes. Quelques mois plus tard, à Blois comme dans beaucoup de villes françaises, une radio libre s'est installée. Son émetteur est fixé tout en haut du château d'eau et les studios se trouvent juste à côté. La radio s'appelle BBS, « Blois Beauce Sologne ». Ça me fascine et je n'hésite pas beaucoup à pousser la porte de la station lorsque j'apprends qu'on y recherche des bénévoles. J'ai à peine dix-huit ans, je suis encore lycéen, mais j'ai un peu de bagout, je déborde de passion, et je n'ai aucun mal à convaincre les responsables de me confier le micro. Immédiatement, je suis dans mon élément. Quelque temps plus tard, BBS devient Radio Val de Loire sous l'égide de la chambre de commerce. C'est beaucoup plus professionnel. Il y a des Parisiens issus d'Europe 1, de France Inter. J'ai la chance qu'on me confie la matinale, la tranche la plus écoutée en radio. Aujourd'hui, ça peut sembler inconscient, mais à cette époque, dans les radios libres, on est très libre !

Tous les jours je me lève aux aurores pour être derrière le micro de 6 heures à 8 h 15. J'avoue que parfois il m'arrive de me réveiller un peu en retard. Heureusement, il y a Michel, un technicien sympa, qui met de la musique en attendant. Grâce à lui, mon absence passe à peu près inaperçue. Malgré cela, en vrai passionné, je suis plutôt consciencieux. Ma matinale terminée, je vais en cours. Au lycée, les gens en parlent un peu et cette petite notoriété ne me déplaît pas. Il y a quelques profs qui trouvent ça bien, mais la majorité voit cela d'un mauvais œil. C'est bien trop superficiel pour eux, qui ont décidé une fois pour toutes que la vie n'est pas un jeu. Oui, mais voilà, moi j'ai envie de jouer, de vivre ma passion. De ne pas m'enfermer dans une routine qui ne me correspond

pas. Parmi ces enseignants, il y a un prof d'économie qui ne me porte pas particulièrement dans son cœur. Un jour d'été, à ma grande surprise, je le vois arriver à la radio pour s'occuper de l'émission des sports. Nous devenons collègues ! La situation est cocasse, et cette fois, nous sommes bien obligés de nous parler. Il a trente-cinq ans, nous avons la même passion. Claude Liczkowski devient assez naturellement mon mentor. J'aime échanger avec lui, profiter de sa culture, de son expérience. L'année suivante, je suis dans son cours. Je trouve ça plutôt plaisant d'être le pote du prof. Je me sens protégé. Mais il faut faire attention, tout le monde sait que nous sommes amis, et il n'est pas question de rendre mes camarades jaloux. En classe, je l'appelle « Monsieur ». Le soir on se tutoie et il me ramène à la maison en voiture. C'est amusant, sauf lorsque j'ai une bonne note et que tout le monde est convaincu qu'il m'a passé le sujet. Et puis un jour, hélas, il est muté à Tours et doit quitter le lycée et la radio.

Dans Blois, on commence à me connaître. Je suis l'animateur de RVL. Je l'avoue, je traverse une petite période « melon » où je me promène avec des lunettes noires même en plein décembre. Je me la joue vedette, un peu tête à claques. Ça en agace plus d'un, et certains ne se privent pas de me le faire sentir. Ils ne me ménagent pas. À ceux-là je dis merci. Ils m'ont permis de prendre conscience du ridicule de mon comportement. Plus jamais depuis, quelles qu'aient été les circonstances, je n'ai attrapé la grosse tête.

Dans ma famille aussi, il arrive que ma personnalité déstabilise. Pendant un certain temps, pour Sophie, ma petite sœur, m'avoir comme frère était assez

compliqué. À l'école, on se moque d'elle. « Ton frère fait de la radio. » Ça fait rire. Les gamins de quinze ans ne sont ni très tendres ni très positifs. On se moque de moi, et ça la peine. Elle ne comprend pas non plus le sens de ma vie, ce besoin de légèreté, de paillettes. Pour elle, une vie réussie, c'est un bon travail, un mari, des enfants. Une vie « normale » en somme. Moi je suis l'extraterrestre, et je sens qu'elle a du mal à l'accepter. Heureusement cela ne dure pas, et nous retrouvons rapidement notre complicité.

À Radio Val de Loire, il nous arrive assez souvent de recevoir des artistes. Les disques se vendent bien, les directeurs artistiques des maisons de disques signent à tour de bras de nouveaux chanteurs, et pour les faire connaître, ils les envoient faire la tournée de ce que l'on commence à appeler « les FM ». C'est ainsi que je réalise ma toute première interview. On m'a prévenu la veille qu'un chanteur doit passer à la radio, et je suis tout fier et excité que l'on me confie cette responsabilité. C'est un jeune garçon aux cheveux longs, très timide, sympathique. Je sens bien qu'il n'a pas plus l'habitude de répondre aux questions que je n'ai celle de les poser. Pour illustrer l'interview, nous passons deux chansons. Le quarante-cinq tours que diffusent les radios à ce moment-là, « Il suffira d'un signe », et le nouveau qu'il est venu nous faire découvrir, « Quand la musique est bonne ». Bon musicien, mais pas bavard ce Jean-Jacques Goldman ! L'interview se révèle assez compliquée. Il ne se livre pas facilement, et je dois sortir les rames pour lui décrocher quelques mots. À vrai dire, il est meilleur dans les questions, et moi dans les réponses. Curieux de tout,

il m'interroge sur le fonctionnement de la radio, sur notre vie. Nous finissons par nous trouver. Lui, si timide, moi, pas complètement à l'aise. Nous réussissons à établir la communication et à créer un bel échange. Une conversation entre gens normaux. Évidemment, ce n'est pas tout à fait ce que l'on attend de moi, et après son départ, je me fais remonter les bretelles par le directeur des programmes : « On s'en fout de savoir où il habite et ce qu'il a fait comme études. Tu crois que c'est ça le journalisme ? »

En me chargeant de l'interview d'un parfait inconnu, mon patron a limité les risques. Si une star était venue nous voir, je ne me fais pas d'illusions, ce n'est pas à moi qu'on l'aurait demandé. Et puis ça ne devait pas être si mal, puisque deux jours plus tard, après m'avoir donné quelques conseils afin que je m'améliore, on me confie l'interview d'un autre chanteur, Jean-Luc Lahaye. Petite trentaine, blouson de cuir noir, grosse Maserati rouge : c'est le chanteur à minettes par excellence. On l'a découvert il y a un an avec un titre qui a remporté un gros succès, « Femme que j'aime ». Avec lui, je découvre tout l'opposé de Goldman. Un mec extrêmement volubile, extraverti. Il fait la bise à tout le monde, va au-devant de chacun. Et à l'antenne, pas moyen de l'arrêter. Je n'ai pas préparé l'interview plus que ça, ce n'est pas dans mes habitudes, mais un vrai dialogue s'instaure entre nous. Ça rigole beaucoup et, dans la radio, les gens s'arrêtent pour l'écouter.

Cette fois, j'ai droit à des félicitations. Quand il part, les avis sont unanimes : « Bon, Goldman, c'est vrai, il est gentil. Mais alors ce Lahaye, qu'est-ce qu'il est sympa ! »

Conseiller municipal

En 1983, j'habite avec mes parents une toute petite commune près de Blois, La Chaussée-Saint-Victor, là où repose au cimetière communal le dramaturge Marcel Achard. Les élections municipales approchant, l'adjointe au maire de l'époque, Jacqueline Gourault, devenue depuis ministre auprès de Gérard Collomb à l'Intérieur, demande à ma mère de se présenter sur sa liste. Ça ne l'emballa vraiment pas, mais devant l'embarras du maire à trouver des volontaires, elle lui souffle une idée : « Et si on demandait à Olivier ? »

L'idée me plaît bien, l'expérience sera sûrement intéressante, et j'accepte. C'est ainsi que je me retrouve sur la liste du futur maire et que, quelques semaines plus tard, je suis le dernier de la liste à être élu. À dix-neuf ans, je deviens le plus jeune conseiller municipal de France, ce qui me vaut l'intérêt de la presse locale. Peu de temps avant, nous avions déjà eu dans le département le plus jeune conseiller général de France. Il n'était autre qu'Henri Giscard d'Estaing, le fils du président, devenu depuis P-DG du Club Med.

Je me souviens comme si c'était hier de mon premier conseil. C'est un moment important où chacun se doit d'être présent puisqu'il s'agit d'élire le maire. Le même jour, dans l'après-midi, j'officie pour l'anniversaire de ma radio dans un centre commercial de Blois, où nous devons accueillir trois jeunes artistes. C'est moi qui suis chargé de les présenter et les interviewer. Ce sont de jeunes chanteurs venus gratuitement faire la promotion de leur nouvel album. Le premier

chante son unique tube, « Marre de cette nana-là », et s'appelle Patrick Bruel. Le deuxième, un certain Marc Lavoine, a une chanson intitulée « Pour une biguine avec toi ». Quant à la troisième, c'est une jeune fille rousse plutôt timide, qui s'appelle Mylène Farmer, et présente son « Maman a tort ». Je suis bien loin de deviner ce que vont devenir ces trois-là dans quelques années. Pour le moment, ce sont de jeunes débutants fort sympathiques et je prends beaucoup de plaisir à monter sur scène à leurs côtés pour présenter le show. Micro à la main, j'imité mes modèles de l'époque, Patrick Sabatier et Michel Drucker, et j'adore ça.

Pendant ce temps, au conseil municipal, on s'impatiente. J'ai prévenu que je ne pourrai pas être là avant 20 h 30. Mais l'horaire est largement dépassé. On me cherche partout. Ça commence à gronder autour de la table. L'un des conseillers vient voir ma mère, mais je ne suis pas à la maison. Panique à bord. Sans moi, on ne peut pas commencer le vote ! Finalement, à 22 h 30, des étoiles plein les yeux et le sourire aux lèvres, je débarque dans la salle du conseil. L'accueil est assez glacial. Chez mes aînés, on s'en veut déjà de m'avoir fait confiance. « Vous vous rendez compte ? Ça commence ! Voilà ce que c'est que d'avoir pris un jeune ! » Heureusement pour eux, j'ai démissionné trois ans plus tard, lorsque je décidai d'emménager à Paris.

Quand je serai grand, je serai Drucker

Après mes études, les gens de ma radio me demandent ce que je compte faire. Ils ont besoin de

deux permanents, et on me propose de m'embaucher. J'aurai un salaire de débutant, mais la possibilité de vivre de ma passion. C'est un vrai dilemme que je partage avec mon père. Dois-je continuer mes études, ou sauter sur l'occasion ? J'ai l'impression qu'une nouvelle fois, la chance me sourit. On m'apporte sur un plateau ce pour quoi je vis. Sans grande surprise, je décide d'arrêter mes études, et je signe mon premier contrat. Mon père regrette un peu que je ne tente pas une école de journalisme. Il pense que ça m'irait bien. Mais ma vocation, c'est le show, l'« entertainment ». Ce que je veux, c'est « faire Michel Drucker ». Mon destin sera celui d'un autodidacte.

Très rapidement, ma radio me charge de faire toutes les animations extérieures. C'est chaque fois une aventure. On part avec le car-podium, le micro-émetteur, la grande antenne, et on s'installe au cœur des événements. C'est ainsi que j'anime la foire de Blois. J'y fais mon baptême de l'air, micro en main, à commenter depuis un avion ce que je vois sous mes pieds. Ça m'enthousiasme. Pendant la foire, j'ai avec moi Béatrice Houchard, une journaliste de la presse locale. Elle est un peu la star de Blois et je suis fier de me retrouver à ses côtés. Sa plume est affûtée et elle n'a pas peur d'égratigner tout le monde. Le maire, comme les autres, en prend régulièrement pour son grade. Peu rancunier, il finit par l'épouser, et ils partent ensemble s'installer à Paris. Elle est aujourd'hui journaliste au *Monde*. Je me rends compte de la chance que j'ai. Je suis très jeune et j'ai accès à toutes ces personnalités locales bien inaccessibles pour le

commun de mes concitoyens. Les « huiles » comme les appellent mes parents. Ils savent tous qui je suis. Pour moi, c'est important de me sentir reconnu par ces gens-là. Dans les années 1980, les notables locaux sont beaucoup moins abordables qu'aujourd'hui. Il n'y a pas les comptes Facebook pour échanger avec eux. On les regarde avec beaucoup de distance et de respect. Si on veut leur parler, on passe par la secrétaire et on prend rendez-vous. Un jour, le maire vient me demander d'animer un congrès du RPR. C'est Jacques Toubon l'invité. Mon père me disait toujours : « Quand on réussit sa vie, on est ministre. » J'en suis bien loin. Mais les approcher m'impressionne. Et parce que je les côtoie, on me dit à moi aussi : « Ah là là, tu es une huile ! »

Je sais que je ne me suis pas trompé de voie. Je ne suis pas intimidé parmi ces adultes, et je prends un plaisir infini à me retrouver auprès de ces gens connus. Apprendre à les connaître, partager un peu de leur lumière, appartenir un instant à leur monde ou en avoir l'illusion. Les politiques, les chanteurs, et aussi les grands animateurs de télévision et de radio. Je ne manquerais pour rien au monde l'occasion de les rencontrer.

C'est à la foire aux andouillettes de Mennetou-sur-Cher que l'opportunité de rencontrer un de mes modèles se présente. Je sais, ça peut prêter à sourire. Mais quand on est animateur à Radio Val de Loire, on sait bien que la foire aux andouillettes est un énorme événement populaire. Et cette année, pour commenter les réjouissances aux côtés des membres éminents de la confrérie des Tastandouillettes, les organisateurs ont fait appel à un grand nom de la radio : Max Meynier.

Le mythique animateur des *Routiers sont sympas* sur RTL vient dans le Loir-et-Cher, et j'ai la chance d'aller le rencontrer. Max joue le jeu à fond, amusé de devenir « l'interviewer interviewé ». C'est un maître.

Encore une fois, nous étions au début des radios libres et, deux années plus tôt, leur nombre se comptait sur les doigts de la main. De mon point de vue, RTL, c'est « le château », le monument. La maison de Maurice Favières, de Patrick Sabatier, de Julien Lepers. Toutes les stars ou presque sont sur RTL. On rêve tous d'aller y bosser un jour. Un peu plus tard, lorsqu'il m'arrive d'aller à Paris, je passe rue Bayard. Juste pour le plaisir. Je regarde les trois lettres rouges. Je sens mon cœur s'accélérer. J'ai l'impression d'être là où il faut que je sois. Puis je pousse un peu plus loin, rue François-I^{er}, et je m'arrête devant Europe 1. Tout même, pendant nos vacances en Vendée, je prenais mon vélo et j'allais jusqu'aux Sables-d'Olonne ou à La Tranche-sur-Mer pour assister à la « Grande Parade ». Je me souviens d'avoir vu Sim et Patrick Topaloff au temps de la « Chemise grise ». À Blois, un soir, mon père m'avait emmené voir le podium Europe 1. Il y avait Dave et le Grand Orchestre du Splendid. Il savait qu'il me faisait plaisir et j'étais heureux de partager ce moment avec lui. Il voyait la lumière dans mes yeux, comme je la voyais dans son regard lorsque nous allions au cirque. Lui, c'était cette ambiance qu'il aimait : le chapiteau, les acrobates qui risquent leur vie à chaque instant, les clowns, et tous « les artistes » comme il disait. C'est comme ça qu'il m'appelait depuis tout petit. J'entends encore sa voix : « Hey, salut l'artiste ! »

Funky man

Mon interview de Max Meynier terminée, au soir de cette mémorable foire aux andouillettes, content de ma journée, je décide de m'offrir un petit extra et de profiter de la voiture de la radio pour faire un crochet par le Chariot, une boîte à la mode à Candé-sur-Beuvron, aux environs de Blois. C'est là que j'ai découvert cette atmosphère si particulière des boîtes de nuit, ces gens joyeux, le monde des noctambules. Je m'y suis tout de suite senti bien. Le Chariot reste le symbole de mes années d'insouciance, mes premiers flirts, mes premières cuites. C'est là aussi que je découvre tous ces artistes dont je n'avais jamais entendu parler et qui constituent mon nouvel univers musical. On y joue encore Patrick Hernandez ou les Boys Town Gang. Mais j'y entends aussi Kool & the Gang, The Whispers, Brother Johnson. Ça me change beaucoup de la maison, où tout le monde est très franco-français et variétés.

Sylvie, ma sœur aînée, a sept ans de plus que moi. Quand j'avais six ans, elle en avait treize. C'était sa musique que j'écoutais. Il y avait Claude François, Il était une fois, les Poppys. C'est grâce à elle que j'ai cette grande culture de la variété française. Mon premier concert, ma mère m'y a emmené parce que Sylvie était punie. J'ai pris sa place, et je suis allé voir Joe Dassin au Palais des Sports à Blois. J'ouvrais de grands yeux. Je me souviens de chaque détail. Lorsque nous sommes sortis, ma mère s'est fait bousculer par un homme en costume blanc qui s'engouffrait dans sa voiture. Maman poussée par Joe Dassin ! Trop classe !

Ma culture musicale personnelle, c'est donc en boîte que je me la fais. J'y découvre Rod Stewart et David Bowie. Petit, je l'avais déjà vu à la télévision. Mais le personnage étrange et maquillé m'avait plutôt fait peur. Dans les années 1980, on passe « Let's dance » et « China girl ». Ça me donne envie de rattraper tout ce temps perdu. D'aller écouter tout ce qu'il a fait avant. On est loin de Daniel Guichard et de C. Jérôme. Je découvre qu'il existe autre chose. Des sons qui ne ressemblent en rien à ce que j'ai connu auparavant.

Bref, ce soir-là, après ma foire aux andouillettes, je vais prendre du bon temps au Chariot. Puis, je reprends la route, un peu fatigué, au volant de la voiture de Radio Val de Loire. Ensuite, je suis incapable de dire ce qui se passe. Je me souviens seulement que la voiture fait trois tonneaux et que, quand elle s'immobilise, je constate avec soulagement que je n'ai aucune égratignure. La carrosserie, elle, est dans un sale état. J'ai si peur de me faire engueuler que je décide malgré tout de ramener la voiture à bon port. Je parcours les vingt-cinq kilomètres qui me séparent de Blois, tête penchée, cou tordu : le toit touche le tableau de bord et me bouche presque complètement la vue. Je me gare bien sagement devant la radio, et je rentre chez moi sans demander mon reste, paniqué à l'idée de me faire réprimander. Fort logiquement, le lendemain, je me prends un énorme savon et j'ai droit à une lettre recommandée. Bêtise de gamin !

*

Pas le temps de m'apitoyer sur mon sort. Le jour même, une société de Blois fait appel à moi pour

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)